Scarlett BEAUVALET-BOUTOUYRIE, *Naître à l'hôpital au XIXe siècle*, collection Modernités, Paris, Belin, 1999, 432 p.

Olivier Faure

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ch/276>

DOI : 10.4000/ch.276

ISSN : 1777-5264

Éditeur

Comité historique du Centre-Est

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 1999

ISSN : 0008-008X

Référence électronique

Olivier Faure, « Scarlett BEAUVALET-BOUTOUYRIE, *Naître à l'hôpital au XIXe siècle*, collection Modernités, Paris, Belin, 1999, 432 p. », *Cahiers d'histoire* [En ligne], 44-3 | 1999, mis en ligne le 13 mai 2009, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ch/276> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ch.276>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Scarlett BEAUVALET-BOUTOUYRIE, *Naître à l'hôpital au XIXe siècle*, collection Modernités, Paris, Belin, 1999, 432 p.

Olivier Faure

- 1 Pour avoir plusieurs fois plaidé depuis quelque temps pour une histoire des sages-femmes au XIXe siècle et avoir tenté, avec plus ou moins de bonheur, de susciter des travaux d'étudiants, je ne peux que me réjouir du livre de Scarlett Beauvalet consacré à l'hospice de la Maternité de Paris qui hébergea la plus importante école de sages-femmes de France au XIXe siècle. Je suis sûr de ne pas être le seul heureux de cette publication. Loin de se limiter aux sages-femmes, Scarlett Beauvalet s'intéresse surtout aux accouchées du même hospice qu'elle a mises massivement en fiches selon les meilleures méthodes de la statistique (sondages) et de l'informatique, celles qui font la meilleure place au questionnement historique. Le livre comble en effet une lacune de taille. Autant la naissance sous l'Ancien Régime et au XXe siècle a été l'objet des excellents travaux de Jacques Gélis, Marie-France Morel, Mireille Laget, Françoise Thébaud et Anne Cova, autant le XIXe avait été laissé de côté. Pourtant l'approche de l'auteur est différente de celle de ses prédécesseurs de l'Ancien Régime. Il n'est pas besoin d'aller plus loin que la dédicace pour s'en apercevoir. Elle s'adresse à " Marie qui a eu la chance de naître dans une maternité moderne avec toute la sécurité que cela comporte ". Vingt ans plus tôt on aurait bien lu une dédicace adressée aux grands mères qui avaient eu la chance de naître à domicile dans le climat chaleureux, convivial et féminin que cela supposait. Ce n'est pas pour autant que notre ouvrage sombre dans un éloge béat de la technique et de la médicalisation. L'auteur souligne assez l'effrayante mortalité de cet hospice modèle en proie aux coups répétés de la fièvre puerpérale depuis longtemps connue, décrite, étudiée mais longtemps invaincue.
- 2 Penser que ce monstre ait tout paralysé serait faux. Instituée sous l'Ancien Régime comme maternité et école de sages-femmes, l'Office des accouchées est à la fin du

XVIIIe siècle l'objet des critiques, qui pleuvent sur tous les hôpitaux, et des projets les plus ambitieux qui fleurissent après le si bénéfique incendie de l'hôtel-Dieu de Paris. Dans ce domaine comme dans les autres, la suppression des hôpitaux n'est qu'une utopie. Malgré l'activité, fort bien décrite de la Société philanthropique et de la Société de charité maternelle, il faut bien maintenir l'hôpital et le faire vivre avec des moyens bien en deçà des espérances. Aussi, faut-il bien s'accommoder des locaux de l'ancien couvent de Port-Royal plutôt que de s'installer dans de nouveaux bâtiments. Comme dans les autres hôpitaux, la volonté de médicalisation ne met pas fin aux habituels rapprochements entre hôpital, prison et manufacture. Les futures accouchées sont soumises à un horaire strict, à une discipline de fer et à un travail continu.

- 3 La modernisation est aussi plus ambiguë qu'il n'y paraît en matière de formation des sages-femmes. Chacun connaît, grâce à Jacques Gélis, les célèbres cours itinérants de madame du Coudray et les institutions fixes auxquelles ils ont donné naissance. Chacun connaît aussi l'arrière-plan populationniste de cette croisade pour mettre fin au "massacre des innocents". Avec l'école de sages-femmes de la maternité de Paris, le projet n'est pas remis en cause mais il y apparaît des éléments fort intéressants. L'enseignement y est des plus ouverts, associant théorie, observation et pratique, mêlant art des accouchements et notions de botanique, initiation à la saignée et à la vaccination. Plus encore, il associe hommes et femmes, médecins et sages-femmes. Ici, l'image d'un accouchement arraché aux femmes par les médecins vole en éclats. Dans le règlement déjà, les fonctions sont organisées de façon complémentaire et non concurrentes. Dans la réalité, et grâce à des femmes de caractère et de talent qui bénéficient de plus de la durée, comme Marie-Louise Lachapelle (1769-1821), on voit bien combien les femmes ne se sont pas laissées déposséder de leurs prérogatives (si tant est qu'on ait vraiment voulu les en priver) et combien elles ont su s'emparer de problèmes scientifiques sans renoncer ni à leur pouvoir ni aux bénéfices attribués par les hommes aux vertus de leur sexe. Après le réexamen du procès des religieuses, S. Beauvalet apporte sa pierre à une histoire des femmes soignantes dépouillée des *a priori* et des simplifications. Il est pourtant un point, mineur il est vrai, sur lequel S. Beauvalet n'attire pas assez l'attention. L'école de la Maternité de Paris pourrait bien être un des éléments de la centralisation parisienne au service d'une élite médicale. Le grand défenseur de la maternité parisienne est Chaptal, que l'on connaît aussi enragé à combattre, au même moment, les cours de médecine et de chirurgie qui fleurissent en province à la fin de la Révolution. Les raisons pour lesquelles il leur préfère les trois écoles (futurs facultés) de Paris, Montpellier et Strasbourg ne tiennent pas à une supériorité technique mais au fait qu'elles peuvent maintenir les privilèges d'une élite au détriment de gens modestes qui auraient pu par les cours provinciaux pénétrer le monde prestigieux de la médecine. Il est bien probable que le même schéma ait été reproduit pour les sages-femmes. Bref, dans le compromis établi par la loi de Ventôse entre la volonté de médicaliser le peuple et celle de maintenir les privilèges d'une élite, la balance penche systématiquement du second côté. Aussi est-il peut-être imprudent de penser que le prestige de l'école de Paris vient de sa supériorité technique et de reprendre argent comptant les critiques intéressées adressées aux écoles de province qui restent à étudier pour elles-mêmes et non en contrepoint de la seule école de Paris. Au total c'est bien à l'étude des sages-femmes après leur formation que convie l'ouvrage de S. Beauvalet en particulier à partir de ses cartes intéressantes (mais plus que contestables sur le plan du mode de représentation retenu).

- 4 On l'a dit, le but essentiel de l'auteur, ce sont les accouchées et non les accoucheuses. Ces femmes, Scarlett Beauvalet les décrit en dehors de tout misérabilisme. En majorité filles-mères, elles ne sont pourtant pas issues des 5 % d'indigents secourus mais leurs origines, leurs professions en font des représentantes du petit peuple parisien dont la situation devient tragique lorsqu'un événement exceptionnel, fût-il une naissance, survient. Le recours à l'hôpital est évidemment un dernier recours tant la mortalité y est plus élevée qu'à domicile (3 à 8 % en période normale, jusqu'à 20 % lors des épidémies de fièvre puerpérale). La lutte contre cette dernière est passionnante telle qu'elle est décrite par l'auteur. Ici, pas de marche triomphale de la science, ni de conversion spectaculaire, ni de génie venant tout éclairer. À la place de cela, des hésitations, des attachements aux explications sociales et environnementales et, en guise de Pasteur des accouchées, un véritable antihéros : Stéphane Tarnier (1828-1898), homme modeste tout entier voué aux seuls problèmes de la mortalité des accouchées et de leurs nouveaux nés, sans légion d'honneur et sans légende. Notre génie est plutôt un bricoleur, mettant au point les premières couveuses, améliorant le forceps, tentant artisanalement les premières ventilations artificielles. À la technique s'ajoutent aussi des mesures de bon sens, comme le recours aux sages-femmes agréées recevant dans leur maison d'accouchement les femmes menacées par la mortalité nosocomiale. Si les résultats sont mitigés, ils sont encourageants et montrent que dans ce domaine comme dans d'autres, les découvertes de Pasteur n'ont pas été une révolution totale dans un monde soumis aux préjugés depuis la nuit des temps. C'est aussi ce que montre ce livre bien écrit, impeccablement documenté et parfaitement au fait des recherches récentes dont on ne peut que conseiller la lecture au delà du cercle des spécialistes de l'histoire biomédicale.